ANTIORESSE

Observe • Analyse • Intervient

Pourquoi je (ne)
me laisserai (pas) vacciner
Les livres, bien stratégique
Russophobie = nostalgie?
D'où nous viennent
toutes ces choses?



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Pourquoi je pourrais un jour me faire vacciner

EN GUISE DE RÉPONSE À UN LECTEUR EXASPÉRÉ, ET AVANT DE PASSER À AUTRE CHOSE, JE LIVRE ICI MON CREDO AU SUJET DU BIZUTAGE UNIVERSEL AUQUEL NOUS SOMMES CORDIALEMENT INVITÉS.

J'ai reçu un courrier agacé d'un abonné fidèle qui m'a reproché de «tourner en rond» avec la thématique du Covid. Je ne crois pas trahir sa pensée en la résumant ainsi: que pour lui, comme pour beaucoup de Suisses ayant opté pour la compliance — c'est-à-dire pour le respect discipliné des consignes —, les entraves perceptibles à une existence normale sont réduites à une portion très supportable. Et qu'à partir de là, il est difficilement compréhensible que des citoyens s'entêtent à rejeter des contraintes qui se dissipent comme par enchantement une fois qu'on est passé sous les «fourches caudines» de la normalisation vaccinale. «N'existe-t-il vraiment pas d'autres sujets de préoccupation?» me demandait-il. J'ai de l'affection pour cet homme avec qui l'Antipresse m'a rapproché et avec qui je m'entends sur bien des plans. Je lui devais à tout le moins une prise de position franche.

Au moment de répondre, la tentation fut grande de renvoyer la balle: «Oui, nous nous occuperons d'autres sujets lorsque le gouvernement fera de même: lorsqu'il s'occupera d'éducation, de culture, de chômage ou de sécurité publique sans tout subordonner à la psychose sanitaire.» Car il existe aujourd'hui un «suprasujet» qui entrave la respiration de

la société jusque dans ses derniers pores. Exactement comme, en URSS, l'agriculture, le ballet ou l'océanographie étaient identiquement soumis aux dogmes du matérialisme dialectique et à son clergé.

ENTÊTEMENTS & ACCOMMODEMENTS

Ceci est une réalité centrale, un plafond de verre. On peut l'ignorer et, par exemple, décider de chroniquer les nouveautés du cinéma. Pour se heurter aussitôt au même plafond en constatant qu'on ne peut pas aller au cinéma si on ne s'incline devant cette divinité qui régit même les salles — et qui du reste est en train de les asphyxier. Et qu'à supposer même que vous puissiez passer la barrière, vous n'y verrez aucun film mettant, par exemple, en question le narratif officiel de cette crise. De tels contenus sont censurés dans l'œuf, même sur les réseaux sociaux. Ceux que le narratif courant satisfait n'y voient que du feu. Les autres étudient l'éclairage, les accrocs du scénario, les mouvements de caméra...

Je pourrais décider de passer outre et poursuivre mon «œuvre» comme si de rien n'était. Après tout, Sartre et Beauvoir, ces grands rebelles de bistrot, se sont admirablement bien accommodés entre 1940 et 1944 d'<u>Une si douce Occupation</u> allemande, selon l'historien Gilbert Joseph. Et combien d'écrivains, de cinéastes, de peintres ont su composer avec la réalité totalitaire, acceptant de douteux compromis au nom de leur œuvre? Mais jusqu'où le compromis est-il acceptable?

C'est toute la question du terrible *Mephisto* de Klaus Mann. Son héros, le comédien Hendrik Höfgen, croyait pouvoir jouer au plus malin avec le régime hitlérien, qui du reste n'avait pas l'air si terrifiant au départ. La suite appartient à l'anthologie des damnations.

Et cela ne concerne que les «artistes» et non ceux, journalistes, chercheurs, universitaires, qui prétendent rendre compte du réel immédiat avec une certaine intégrité morale. Ceux-là ne peuvent rester les yeux rivés au bac à sable. Ceux qui ont fait mine d'ignorer l'impact de la terreur bolchevique à Moscou, ou du national-socialisme à Berlin, en ont peut-être retiré quelques avantages sur le moment, mais on sait quelle place l'histoire leur a réservée.

Il n'en reste pas moins que mon correspondant a raison: on tourne en rond. A l'heure qu'il est, les camps se sont cristallisés au sein de la population. Il y a longtemps que j'ai prévu de dissoudre la thématique covidienne dans l'océan philosophiquement plus fertile de la survie humaine dans une société régie par les besoins du système impersonnel et non ceux des individus qui la composent. J'ai commencé à le faire avec un premier texte sur l'inaccomplissement. Mais pour clore cette étape «sanitaire», j'ai éprouvé le besoin de livrer clairement les raisons qui me dissuadent — à titre personnel et en cet instant —, de goûter au raisinage, mais aussi la raison qui pourrait hypothétiquement me pousser à entrer moi-même en compliance.

RAISONS DU NON, JURIDIQUES ET MÉDICALES

I. Je suis adulte et dûment vacciné comme mon carnet jaune de l'OMS en atteste. Toutes les vaccinations que j'ai prises ont été longuement testées au préalable et jamais, pour aucune, le médecin ou l'Etat ne m'avait fait signer une décharge de responsabilité. Si on m'avait jamais mis un tel papier sous le nez, je me serais passé de l'injection, quoi qu'il m'en coûtât.

II. Servir de cobaye non rémunéré à une expérience biologique dont nul ne sait les retombées à terme, ce pour pallier une maladie à moins de 1% de létalité, me semble d'une témérité incompréhensible. Quelque chose comme, en 1912, le saut de Franz Reichelt de la tour Eiffel avec son prototype de parachute. Il n'avait pourtant pas un gorille enragé aux trousses... Que n'a-t-il d'abord balancé un mannequin? se dirait tout esprit sensé.

III. Accorder une décharge de responsabilité à l'Etat qui patronne cette expérimentation et aux compagnies privées qui s'enrichissent démesurément en la fournissant ajoute l'idiotie à la témérité. Quiconque est piqué aujourd'hui s'est privé du droit de reprocher à qui que ce soit les éventuelles retombées. Si cet acte le protège, il s'en réjouira avec les autorités. S'il lui cause du mal, il en souffrira seul.

IV. Le même Etat qui refuse d'assumer la responsabilité de cette expérimentation montre du doigt les réfractaires en les accusant d'irres-

ponsabilité sociale. L'irresponsabilité sociale incombe en premier lieu à celui qui impose à autrui une *cause* sans en assumer les *effets*.

V. Les relations sur les effets secondaires enflent, appuyées du reste par des statistiques non contestées, indiquant des couacs beaucoup plus fréquents qu'avec toutes les vaccinations précédentes. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, certes, mais quand il y a davantage d'oeufs sur la cuisinière que dans la poêle, il est permis de douter du cuistot. Ce sujet reste brumeux, j'en ai longuement parlé avec des statisticiens et il est difficile — malgré les données publiquement disponibles — de tirer une quelconque loi des cas isolés. La fréquence des jeunes sportifs qui s'effondrent sur les terrains m'incline tout de même à la réserve, comme elle a refroidi Novak Djoković et une bonne part des joueurs du circuit ATP.

VI. Si le sirop était efficace, on pourrait passer sur la gueule de bois. Or, d'Israël à Singapour en passant par la Mongolie, les zones rouges des sursauts d'infection se recoupent avec les zones «vertes» de la couverture vaccinale, qui va pourtant jusqu'à des 96-99%. Pour en arriver à cette conclusion candidement confessée par le patron de Moderna: cette vaccination sera un abonnement renouvelable d'année en année ou de semestre en semestre. Et l'ausweis social qui l'accompagne de même. Mais les raisinés ne s'étonnent même plus d'être aussi contagieux, et aussi

vulnérables, que ceux qui ne le sont pas. Une fois qu'on leur a collé les semelles au plafond, les moutons se contentent de rentrer la cravate sous le gilet pour ne pas l'avoir dans les yeux et continuent de vaquer comme si de rien n'était.

VII. On pourrait croire, ô miracle!, que trois ou quatre shots amèneraient l'efficacité voulue. Or les réserves déjà commandées par les Etats — la Suisse du moins — laissent peu de place à la Providence. Il suffit de diviser les précommandes par le nombre d'habitants pour connaître l'agenda.

RAISONS DU NON: PHILOSOPHIQUES ET MORALES

On pourrait ajouter à cette liste bien des points encore. Rappeler le scandale des études frelatées de Pfizer, invoquer la suspension subite de certains vaccins selon les pays, claironner le mensonge désormais établi du fameux Dr Fauci au sujet des études en gain de fonction menées à Wuhan, se demander comment certains ont pu déposer des brevets sur le virus... Tout cela est sujet à polémiques et «théories du complot». Un point, toutefois, échappant à toute extrapolation «complotiste», est que les mêmes gouvernements qui invoquent une menace sanitaire absolue et contraignent les citoyens à une vaccination payée par leurs propres impôts ne veulent même pas entendre parler d'une levée des brevets sur ces produits censés garantir la survie de l'espèce.

VIII. Peut-on admettre un seul instant que la survie de l'humanité puisse dépendre des intérêts commerciaux de quelques entreprises cotées en bourse? A quoi nous servent nos «autorités politiques» si elles ne peuvent mettre fin à ce chantage vénal dont nos vies elles-mêmes seraient l'enjeu? Et à quoi ressemble une société où tout se vend et tout s'achète, «l'honneur et même la sainteté», et où «Les États se muent en cachette/En anonymes sociétés» sinon à une caricature de la chanson du Diable de Jacques Brel?

Cette raison seule nous dispense des sept précédentes. Même s'il n'y avait aucun autre problème lié à la vaccination covid, cet assujettissement féodal, indigne d'une société de gens libres, serait assez humiliant pour qu'on se passe des protections qu'il procure. Qu'est donc cette marque sur votre épaule?, dirait aujourd'hui le loup sauvage de La Fontaine au chien enchaîné. Que vaut une société où la santé et la vie de ses membres sont à la merci des intérêts boursiers de quelquesuns? Que valent des êtres pour qui la simple survie physique justifie une telle dépendance? Et pourquoi cette humanité, qui a survécu à tant de maux bien pires sans autre aide que son immunité naturelle, devrait-elle soudain devenir dépendante d'une perfusion comme un scaphandrier au fond de la mer? Allons-nous bientôt porter des masques à oxygène à l'air libre de la planète Terre? Sommes-nous devenus fous?

Mais ce n'est pas tout.

IX. A ce stade déjà, toute âme encore vivante frémit de colère. Mais

lorsqu'on voit ensuite par quelle vile verroterie les pouvoirs s'efforcent d'appâter les réfractaires, la colère se transforme en dégoût. Pour qui les autorités suisses tenaient-elles leurs concitoyens lorsqu'elles ont imaginé de leur donner 50 balles pour «parrainer» de nouveaux raisinés? Ou lorsqu'elles leur offrent des billets de concerts auxquels ils ne se rendent même pas? Ou des virées en char Piranha ou avec la brigade des chiens, dans la république covidomilitariste de Genève? (Auprès de quoi l'initiative des coupons de réduction» de ce bordel viennois en manque de chalands apparaît presque... audiardienne.)

X. A ce racolage de misère — motivé par quelle cuisante urgence ou quelle sinistre obligation? — répond une identique déshumanité dans la contrainte. Qu'on puisse conditionner les études des étudiants par l'ausweis sanitaire et organiser des descentes dans les amphithéâtres est une immonde goujaterie, mais moindre encore que celle de cet hôpital lucernois qui envisage tranquillement de séparer les mères sans pass de leurs bébés à peine nés.

Ici encore, les deux dernières raisons libèrent la précédente, qui déjà déclassait les sept autres. Ces comportements ne sont pas dignes, quelque «bonne raison» qu'on puisse invoquer pour les justifier. Imaginet-on Churchill distribuant des cigares ou des revues cochonnes aux Londoniens pour les faire descendre aux abris sous la pluie de bombes alle-

mandes? D'abord, il n'en aurait pas eu besoin, car la menace ne se lisait pas dans des fichiers Excel, Ensuite, il les aurait laissés se faire tuer ou les aurait internés de force. Il n'aurait pas joué à la pute. C'est dégradant. Les êtres droits n'acceptent ni les cadeaux offerts de cette façon, ni les contraintes aussi hypocritement imposées. Encore une fois: même s'il n'y avait aucun problème et même si nous avions affaire à Ebola ou à la peste, le conditionnement comportemental est inacceptable. L'être humain commence là où il pose son «non». Lui soustraire la possibilité même du choix, le pousser dans la cage par microcontraintes, c'est offenser sa dignité même. C'est le traiter comme du bétail.

Il n'y a pas de «solidarité» qui puisse vous lier à une société transformée en parc à chiens de Pavlov par ses autorités mêmes. Je ne vois plus chez ces autorités devenues colporteurs pharmaceutiques que le rictus faux du bonimenteur ou la morgue cynique du dresseur. C'est, d'un côté, une révélation libératrice. Pour la première fois de ma vie, je sens que je leur dois rien. Je ne leur rendrai que le strict nécessaire pour qu'elles ne mordent pas, comme on jette un os aux chiens errants. Voilà à quoi on en est arrivé auprès de millions de citoyens ordinaires et respectueux des lois.

Un sondage publié en Allemagne auprès du tiers non encore raisiné de la population a donné un résultat qui fait réfléchir: sur ce tiers, 2% seulement sont encore décidés à se laisser piquer, et 10% hésittent. Les autres ne le feront que sous une contrainte sociale (et non sanitaire!), ou résisteront jusqu'au bout. Quel est ce bout? L'obligation ou la prison. Un pays dont un habitant sur dix ou sur vingt est un détenu, cela n'a jamais existé. Même l'URSS au plus fort du Goulag n'avait que 2 à 3% de déportés. Aurons-nous donc la guerre civile?

Sans doute n'en serait-on pas arrivé là si l'on avait proclamé la vaccination obligatoire d'emblée, comme au Tadjikistan. Comme pour la variole. Il y a une vilaine maladie, nous avons le remède, tout le monde doit jouer le jeu et la science en répond. Point! Mais en ce cas, les autorités auraient été responsables. Elles n'auraient pu prétendre que chacun y allait de son libre choix. Or elles fuient leurs responsabilités comme la peste, se cachant derrière des groupes d'«experts» que personne n'a élus ou des formulaires de décharge. Leur lâcheté est sans bornes, elle nous libère d'une illusion supplémentaire: que nos «représentants» puissent nous protéger contre quoi ce que soit. Au contraire, nous leur servons de boucliers humains.

MAIS S'IL FALLAIT QUAND MÊME...

Tout cela étant dit, j'en viens à la raison qui pourrait me pousser, en dernière extrémité, à me faire raisiner. L'argument tient en un poème. Que dis-je: en un vers. Il est de la plus grande poétesse serbe, Desanka Maksimović. Dans le «Conte sanglant», un poème que tous les élèves de Serbie apprenaient après la guerre, elle chante le martyre

des lycéens de Kragujevac, exécutés comme otages par la Wehrmacht. Les 20 et 21 octobre 1941, appliquant la loi des «cent Serbes ou Juifs exécutés pour un soldat allemand tué», le gouverneur militaire de la Serbie occupée, Franz Böhme, fit fusiller entre 2300 et 5000 civils de Kragujevac et des alentours, comprenant une soixantaine de lycéens et leurs professeurs. Ce crime monstrueux fut accompli avec une froideur clinique par des exécutants scrupuleux, selon un barême fixé d'avance. Ce n'était pas la SS, mais l'armée régulière allemande. Ce n'étaient pas des chiens de guerre, mais des «hommes ordinaires», comme les décrira l'historien Christopher Browning.

«Il importe de mentionner le fait que les soldats de la Wehrmacht en Serbie étaient généralement du troisième appel, donc des gens qui en temps de paix étaient des pères de famille, des ouvriers ou même des enseignants, comme le commandant Kæning qui était professeur de théologie, ou le capitaine Fiedler, qui était directeur de la Haute école de sciences techniques.»

Le massacre de Kragujevac rappelle à jamais combien mince est la membrane qui sépare le bon citoyen d'un Etat moderne de l'automate sans âme ni conscience. C'est pourquoi vous n'en avez jamais entendu parler.

Cela se passait sur une terre de paysans Dans les rocailleux Balkans D'une mort de martyrs mourut Une compagnie d'étudiants En une seule journée

C'est au douzième vers, toujours, que je sens le noyau d'avocat se coincer dans ma gorge:

Tous étaient nés La même année, A l'identique leurs écoles s'écoulaient,

Ensemble aux mêmes fêtes On les avait emmenés,

Des mêmes maladies on les avait vaccinés.

Et tous sont morts la même journée.

La vaccination, au temps où les peuples existaient, était un sceau de la communauté. Elle protégeait les jeunes générations et aidait à combler les ravages de la maladie, mais aussi des guerres. Tous, nés en Yougoslavie, nous portons un petit cratère à l'épaule gauche. Cela ne se discute même pas.

Je me suis souvent demandé: comment se sont sentis, à Kragujevac, ceux qui ont échappé au sort commun, qui sont arrivés en retard à l'école ou se sont cachés à la cave, quand toute leur génération avait disparu? La question n'ouvre que d'autres questions, comme: à quoi sert-il de survivre seul?

Ne tombons pas dans le pathos. Je ne crains pas un programme de dépopulation, je ne crains que l'infinie force de *gravité* (au sens physique) du conformisme et de la bêtise, ces deux trous noirs de la galaxie humaine. Et je ne crains pas tant la mort que la servitude — du moins, je crois. Si, par hypothèse, tous autour de moi étaient enchaînés, mes enfants et mes proches,

où pourrais-je me cacher? Si tous tombaient malades, comment me sentirais-je en pleine santé? Voilà la seule raison qui pourrait me pousser un jour à montrer mon bras gauche: pour ne pas échapper au sort de ceux que j'aime, bon ou mauvais. En mémoire des lycéens de Kragujevac.

Encore, je ne prendrais pas n'importe quoi! J'irais avec les miens me faire baptiser au Sputnik V. Non par romantisme slave, mais par précaution. Ce vaccin est produit par un institut d'Etat, non par une multinationale assoiffée de profit. Ledit Etat est le seul en Europe à avoir inscrit la définition traditionnelle de la famille dans sa Constitution, et il investit énormément dans la natalité. On n'est jamais à l'abri des illusions, mais je le verrais mal, cet Etat si préoccupé de la survie de son peuple, lui injecter des saloperies.

Mais s'il devait s'agir d'un poison, si l'appât du gain et le fanatisme technologique ont envahi même la médecine russe, quelle raison nous resterait-il de continuer à vivre et quel débarcadère en ce monde ne serait pas une planche pourrie? Je partagerais simplement le sort d'un grand peuple, étendu d'ici à l'Alaska, et dont les guides spirituels ont pris sur eux les conséquences du tatouage.

Car, comme je l'ai déjà écrit, la haute hiérarchie orthodoxe russe insiste sur la vaccination, à tort ou à raison. Elle sait qu'elle en assumera les conséquences, sinon dans ce monde du moins dans l'autre. Absurde consolation aux yeux des athées, ce point est capital pour les

croyants. Autant que la décharge de responsabilité pour les apparatchiks occidentaux.

Les jeunes martyrs de Kragujevac, leurs profs et leurs pères, avaient été doublement vaccinés: la première fois à la seringue, la deuxième fois au plomb d'Hitler. Cette vaccination-là était fiable à 100%: elle leur a ouvert la vie éternelle. A tout prendre, qu'est-ce qu'on risque dans la vie quand la mort n'existe pas?

POST SCRIPTUM. CONTE SANGLANT

Cela se passait sur une terre de paysans Dans les rocailleux Balkans, D'une mort de martyrs mourut Une compagnie d'étudiants En une seule journée.

Tous étaient nés La même année, A l'identique leurs écoles s'écoulaient, Ensemble aux mêmes fêtes On les avait emmenés, Des mêmes maladies on les avait vaccinés, Et tous sont morts la même journée.

Cela se passait sur une terre de paysans Dans les rocailleux Balkans, D'une mort de martyrs mourut Une compagnie d'étudiants En une seule journée.

Or cinquante et cinq minutes Avant le mortel instant Siégeait encore dans ses bancs La petite compagnie.

Sur les mêmes problèmes l'on planchait: Quel temps fera le voyageur S'il se déplace à pied... Et ainsi de suite.

Les mêmes chiffres Leur occupaient les pensées Et dans leurs cahiers, au fond des serviettes Gisaient nombreuses, insensées Les notes, nulles ou parfaites.

Des poignées de rêves identiques, Et d'identiques secrets, Amoureux ou patriotiques, S'entassaient au fond des poches.

Et il semblait à chacun Que longtemps Que très longtemps, Il courrait sous la voûte ronde Jusqu'à ce qu'il ait terminé Tous les devoirs de ce monde.

Cela se passait sur une terre de paysans Dans les rocailleux Balkans D'une mort héroïque mourut Une compagnie d'étudiants En une seule journée.

Des garçons par files entières Se prirent par la main Et de leur dernière heure de classe Ils partirent vers l'exécution Comme si la mort n'était rien.

Des copains par files entières Au même instant s'élevèrent Jusqu'à leur demeure éternelle.

D. M., Krvava Bajka. Traduit du serbe par Slobodan Despot.



ENFUMAGES par Eric Werner

Les livres comme bien propre (les voies de traverse, 4)

N NE PEUT PAS EMPORTER SA MAISON AVEC SOI DANS LES BOIS, MAIS ON PEUT — ET L'ON DOIT — EMPORTER QUELQUE CHOSE DE BIEN PLUS IMPORTANT...

Il convient ici d'introduire une réflexion sur les rapports entre le recours aux forêts et la vie de l'esprit. Cette thématique est très présente dans le *Traité du rebelle*, et en particulier dans les trois derniers chapitres, les 32e, 33e et 34e, où il est dit que la langue est ce qui nous donne accès à notre «patrie intérieure», celle que nous portons en nous, et au-delà à la transcendance, à laquelle nous nous rattachons à travers elle.

Cette «patrie intérieure», dit Jünger, fait partie de nos «biens propres»: de ceux, autrement dit, que nous emportons avec nous, ou mieux encore portons en nous, par opposition aux biens simplement matériels, biens que nous pouvons au contraire très bien *ne pas* emporter avec nous, justement parce que ce ne sont pas nos biens propres: notre propre maison par exemple. Dans les *Falaises de marbre*, Ernst Jünger écrivait: «Nulle maison n'est bâtie, nul plan n'est tracé, où la perte future ne soit la pierre de base, et ce n'est point dans nos œuvres que vit la part impérissable de nous-mêmes.» A la

limite, on peut renoncer à toutes ces choses: mais pas à nos biens propres, autrement dit à «la part impérissable de nous-mêmes». Car alors, justement, si nous y renonçons, nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes, nous nous transformons en zombies ou en automates: ce qui bien sûr est le but des gens d'en face. Ils ne pensent même qu'à ça.

LA PATRIE INTÉRIEURE

On ne peut donc pas y renoncer, mais on ne peut pas non plus renoncer à ce qui y donne accès, autrement dit, encore une fois, à la langue, parce qu'effectivement c'est elle qui nous y donne accès. Elle aussi en conséquence fait partie de nos biens propres: étant entendu que la langue ne désigne pas seulement les mots de la langue, mais tout ce qui va avec, se crée avec: en particulier les livres, et au-delà la culture en général. Eux aussi font partie de nos biens propres, de ceux que nous portons en nous. Il convient donc d'en prendre soin comme de quelque chose de très précieux et donc aussi de les défendre quand ils sont attaqués: ils sont une partie de nous-mêmes. Ou alors, encore une fois, nous cessons d'être ce que nous sommes, nous nous transformons en zombies ou en automates.

On peut aussi retourner le problème. Le recours aux forêts s'impose peut-être comme une nécessité pour défendre la langue et la culture (notre identité culturelle, dirions-nous), mais la culture elle-même joue un rôle important

dans le recours aux forêts. C'est ce qu'explique Jünger au chapitre 12: «Une telle entreprise (i.e. le recours aux forêts) ne peut espérer de succès que si les trois grandes forces de l'art, de la philosophie et de la théologie la soutiennent et lui ouvrent une voie vers l'inexploré». On retrouve ici la thématique des «biens propres», mais considérée sous un autre angle, celui des «forces morales» (pour utiliser une expression clausewitzienne). Grâce à l'art, à la philosophie et à la théologie nous avons accès à notre «patrie intérieure». Nous sommes ainsi mieux armés pour faire ce que nous avons à faire, concrètement entrer en résistance, et à cet effet surmonter en nous la peur, peur qui ne saurait manquer de nous assaillir lorsque nous sommes confrontés au risque de mort et au danger en général. La culture et le recours aux forêts s'étavent ainsi mutuellement.

Comment le problème se poset-il en 2021? Le tableau que nous présente le livre de Jünger est celui d'une société en très mauvais état, à vrai dire d'un champ de ruines, au propre comme au figuré. Plus rien ou presque ne tient encore debout: plus rien ou presque, sauf, justement, la culture. Car, oui, la culture, elle, est toujours debout. Le monde de l'époque était peut-être un champ de ruines, mais les gens n'avaient pas encore désappris à lire et à écrire. Il y avait encore des écoles dignes de ce nom, et même des universités. C'étaient celles du XIXe siècle, mais elles fonctionnaient. Il n'y a jamais eu à cet égard la moindre rupture de

continuité. Ainsi, tout au long de la période soviétique, on a continué en Russie à lire les classiques russes, en particulier Dostoïevski. On a continué également dans ce pays à enseigner le grec et le latin.

En dirait-on autant de nos pays en 2021? La non-transmission de l'héritage culturel est aujourd'hui en Occident un fait avéré. On incrimine la Cancel culture, mais les autorités n'ont pas attendu la Cancel culture pour dire que l'important, à l'école, n'était pas l'acquisition des connaissances (pourquoi faire?) mais le vivre-ensemble: comment faciliter le brassage, aider à la dilution, etc. Ce discours ne date pas d'hier. Sauf que les résultats se font attendre. Si l'école n'est pas exactement déjà un laboratoire du non-vivre ensemble, elle ne s'en accommode pas moins de toutes sortes de violences lui servant objectivement de terreau: les mêmes, en fait, que celles constatables dans le reste de la société, au sens où les minorités y font la loi, avec la bénédiction des autorités. Les principales victimes en sont les enfants des classes moyennes et populaires (les autres ayant toujours cette possibilité d'aller dans le privé, partiellement encore protégé: mais partiellement seulement).

A partir de là, on pourrait se demander si les arts, la philosophie et la théologie représentent aujourd'hui encore de tellement «grandes forces». C'est ce que disait Ernst Jünger en 1950, mais le répéterait-il aujourd'hui? Ernst Jünger part de l'idée que les arts, la philo-

sophie et la théologie peuvent servir de soutien au «recours aux forêts». C'était sans doute le cas encore en 1950, mais en 2021? On s'étonne parfois de ce que nos concitoyens donnent l'impression de tout accepter (ce qui d'ailleurs est la réalité: ils acceptent tout), alors même qu'ils ploient sous le poids de contraintes toujours plus lourdes, arbitraires et souvent même criminelles, «Normalement», dit-on, ils devraient se révolter, ils en auraient tout à fait le droit. Mais ils ne le font pas, et donc on se demande: pourquoi? Pourquoi ne le font-ils pas? Il y a plusieurs explications possibles, mais l'inculture en est assurément une.

LA CULTURE SOUS CLEF (NUMÉRIQUE)

Au-delà il y aurait lieu de s'interroger sur le sort des livres à notre époque: des livres au sens tout simplement physique du mot. Les gens, aujourd'hui, les abandonnent sur le trottoir, ou alors, comme en Suisse, en d'anciennes cabines téléphoniques désaffectées. C'est ici peut-être que le recours aux forêts pourrait se révéler utile. On objectera que si beaucoup de livres finissent aujourd'hui à la décharge, à tout le moins en subsiste-t-il un certain nombre dans les bibliothèques publiques et/ou universitaires. Sauf qu'il est de plus en plus difficile aujourd'hui d'y avoir accès: pass sanitaire, complexité des procédures liées à la numérisation, etc. Par ailleurs, beaucoup d'ouvrages contreviennent aux nouvelles normes décoloniales, et donc les

autorités ont aujourd'hui tendance à les retirer des rayons. Parfois même elles les brûlent, comme on vient de le voir au Canada. En 1933, l'une des premières choses que firent les nazis après s'être emparés du pouvoir fut de brûler des livres. L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. On pense aussi à l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie au VIIe siècle de notre ère, lors de la conquête de l'Égypte par les djihadistes de l'époque.

Dans un premier temps, il y aurait lieu de comprendre (et de faire comprendre autour de soi) que les livres font partie de nos biens propres. Aujourd'hui, on n'y prête pas trop attention, l'offre excède la demande. Mais le rapport pourrait très bien un jour s'inverser. Les livres pourraient très bien un jour se faire rares. On ne peut donc pas les jeter comme ca, si l'on veut s'en débarrasser on devrait pouvoir les mettre quelque part, mais pas sur le trottoir. Il v aurait toute une réflexion à mener à ce sujet. Le recours aux forêts pourrait ici prendre la forme de la création d'un réseau de bibliothèques privées, sur le modèle des anciens monastères. Ce sont eux, on le sait, qui assurèrent en leur temps la transmission de l'héritage antique. Lesdites bibliothèques prendraient aujourd'hui le relais. Elles dépendraient de fondations privées indépendantes de l'État. Dans un second temps, on s'emploierait à créer des écoles, peut-être même des universités parallèles, comme cela se fit en Europe de l'Est à l'époque communiste. Sauf qu'il n'est pas sûr que le pouvoir laisserait faire. Les Américains sont relativement en pointe dans ce domaine. On renvoie ici aux ouvrages de Rod Dreher(1). Mais ce qui est envisageable aux États-Unis ne l'est pas nécessairement ailleurs.

D'une manière générale, il faut le reconnaître, le rêve souvent caressé de création d'une société parallèle en marge de la société officielle n'apparaît pas, à l'heure actuelle, très réaliste, Mais à l'heure actuelle. Il en irait sans doute différemment en cas de crise grave ou de détérioration durable de la situation économique et/ou sécuritaire. C'est aussi une hypothèse à considérer. Si des pays comme la Suisse, la Belgique ou la France basculaient un jour dans le chaos, ce qu'on ne saurait a priori exclure à l'heure qu'il est, sans doute l'État ainsi affaibli penserait-il à autre chose qu'à traquer des responsables d'écoles ou d'universités parallèles, à plus forte raison encore des parents omettant de déclarer leurs enfants à l'état civil pour les soustraire à l'école officielle. Les compteurs seraient alors remis à zéro. En attendant, chacun fait ce qu'il peut à la mesure de ses moyens. Le recours aux forêts, c'est aussi cela, n'est-ce pas?

NOTE

1. Dernier ouvrage paru: Résister au mensonge: vivre en chrétiens dissidents, Artège, 2021.

LE GRAND JEU par Jean-Marc Bovy

La russophobie, ou la nostalgie d'un âge d'or?

POUR EMMANUEL TODD, LA RUSSOPHOBIE SE PASSE DANS LA TÊTE DES OCCIDENTAUX ET N'A DONC PAS GRAND CHOSE À VOIR AVEC LA RÉALITÉ DES FAITS EN RUSSIE.

On se rappelle que ce démographe, spécialiste des tendances lourdes de l'histoire, a été un des premiers, en 1976 déjà, à prédire la fin de l'URSS dans son ouvrage *La chute finale* en se basant sur une hausse du taux de mortalité infantile. Voilà qui lui donne une certaine autorité pour parler de l'évolution actuelle de la société russe et des fausses représentations qu'on peut en avoir.



Dans une récente conférence donnée à Paris dans le cadre du Dialogue franco-russe (à voir en vidéo), Todd nous livre ses clefs d'explication pour comprendre pourquoi les États-Unis en particulier en sont arrivés à un niveau de détestation de la Russie encore jamais atteint, 30 ans après la fin de la Guerre Froide. En 1989, selon les sondages, les Américains étaient 62 % à avoir une opinion favorable de la Russie, alors qu'en 2021 ce chiffre s'est réduit à 22 %.

Comment expliquer ce phénomène? Contrairement à l'opinion qui prévaut en Occident, la société russe se porte relativement bien. A témoin plusieurs indicateurs fondamentaux comme l'espérance de

vie ou celui de la mortalité infantile qui ont évolué dans un sens favorable depuis le début du siècle. Même si les inégalités sont très fortes entre les oligarques et le bon peuple, la cohésion sociale semble solide. A l'opposé, la tendance aux États-Unis est à la détérioration et au délitement de la société. Outre la mortalité infantile en hausse, d'autres signes

inquiétants sont donnés par l'augmentation du taux de suicide et celle de la mortalité des hommes dans la force de l'âge, due à des overdoses ou à l'alcoolisme. De là une réduction de l'espérance de vie, particulièrement forte dans la classe ouvrière américaine qui subit de plein fouet les effets de la mondialisation et de la désindustrialisation qui en découle. Todd se réfère sur ce point à un ouvrage au titre évocateur: *Deaths of Despair and the Future of Capitalism* («Morts par désespoir et l'avenir du capitalisme»). Un des coauteurs de ce best-seller salué par le *New York Times* et le *Wall Street Journal* n'est autre que le Nobel d'Économie 2015 Angus Deaton.

La détresse à la fois matérielle et morale qui s'est emparée aujourd'hui des couches populaires états-uniennes rappelle celle dans laquelle la Russie était plongée dans les années 90. Avec la fin de la Guerre froide, les États-Unis, tout comme la Russie, ont perdu le sens de la compétition et de l'émulation, qui les portait à se donner mutuellement en exemple de société. La rivalité était bénéfique aux deux protagonistes. Ainsi, dans les années 60, Khrouchtchev parlait de rattraper et dépasser les États-Unis. Dans le même temps, la classe moyenne américaine vivait un âge d'or que le monde entier lui envie encore. Dans l'inconscient collectif vankee, la nostalgie des belles années de la Guerre froide est tellement forte qu'elle explique, selon Emmanuel Todd, pourquoi l'Amérique d'aujourd'hui est si russophobe et voit dans son ancien ennemi la cause de ses maux actuels. Une façon commode aussi pour la classe dirigeante de désigner un bouc émissaire et détourner le regard des vrais problèmes.

L'histoire a donné raison au démographe visionnaire qui a su déceler dans la variation négative d'indicateurs statistiques la fin de l'URSS et du communisme. Todd le devin n'exclut pas que les États-Unis doivent se préparer eux aussi à la chute finale, si les indicateurs indiqués plus haut continuent de se détériorer. Parmi les tendances lourdes qui risquent d'entraîner la fin de la démocratie dans la plupart des pays qui s'en réclament, et particulièrement aux États-Unis, il v a la fragmentation de la société qui découle de l'augmentation de la part des diplômés d'éducation supérieure dans la population. Si la démocratie a été rendue possible grâce à l'alphabétisation de masse de la société, qui a pris plusieurs siècles, elle ne pourra pas survivre — toujours selon une hypothèse de Todd — lorsque la part des diplômés supérieurs dépassera le quart de la population. Les démocraties seraient toutes condamnées à terme à n'en garder que les apparences et à se muer en oligarchies d'experts diplômés et cooptés. On en a la préfiguration dans le fonctionnement de l'Union européenne dans laquelle le peuple n'a plus son mot à dire.

Emmanuel Todd ne cesse de nous surprendre par l'art consommé avec lequel il déchiffre le passé et lit l'avenir dans des courbes statistiques et des données sociologiques brutes. On attend avec intérêt son prochain ouvrage où il pourra nous expliquer — chiffres à l'appui — comment un amour vache s'est transformé en une phobie paranoïaque.

DOCUMENT: Doomberg

D'où viennent les choses?

NOUS SENTONS LES PREMIERS EFFETS D'UNE INFLATION DÉVASTATRICE. EN MÊME TEMPS, ET DE PARTOUT, NOUS ENTENDONS AU NOM DU CLIMAT DES APPELS À LA RESTRICTION ÉNERGÉTIQUE, APPELS QUI SE TRADUISENT PAR DES PLANS DE PÉNURIE DÉLIBÉRÉS ET CONCRETS. AVANT D'ENTRER DANS CETTE SPIRALE, IL EST BON DE SE RAPPELER COMMENT L'ABONDANCE DE MATÉRIEL QUI NOUS ENTOURE EST PRODUITE ET D'OÙ ELLE VIENT. CETTE ALLÉGORIE SCIENTIFIQUE L'EXPLIQUE REMARQUABLEMENT BIEN.

«...ceci résonne sinistrement avec l'idée brute selon laquelle toute technologie suffisamment avancée ne peut être distinguée de la magie. Le capitalisme hautement évolué devient une technologie monstrueuse et l'aisance et l'abondance qu'il produit sont prises pour une

propriété de l'univers plutôt que pour des choses manufacturées, choses qui doivent être fabriquées plutôt que simplement récoltées.» (El gato malo)

La société moderne est inondée de bidules. Il y a des bidules dans les épiceries. Dans les quincailleries. Sur Amazon et eBay. Nous

mangeons des bidules, nous portons des bidules, nous achetons des bidules et nous stockons des bidules. Il suffit de cliquer sur quelques boutons, de glisser une carte, d'appuyer sur un téléphone — et hop! La marchandise apparaît, comme par magie.

Du moins pour le moment. Nous sommes une espèce à base de carbone. Le carbone constitue la base de notre corps et du monde extérieur que nous connaissons. Presque tout ce que nous touchons est à base de carbone. Au moment où je tape ces lignes, je suis assis sur un canapé constitué principalement

de mousse de polyuréthane, mes pieds reposant sur un tapis en nylon synthétique. Je viens de boire de l'eau dans une bouteille en polyéthylène téréphtalate, que j'ai ensuite posée sur une table basse en bois.

Non seulement notre matériel est essentiellement à

base de carbone, mais l'énergie nécessaire pour manipuler les matériaux — pour fabriquer des choses — provient aussi principalement de matières premières à base de carbone. Bien que toutes choses ne soient pas basées sur le carbone — le fil de cuivre est fait de cuivre, après tout — nous ne pouvons pas les utiliser sans extraire d'abord



l'énergie des combustibles carbonés. En d'autres termes, nous ne pouvons pas extraire le cuivre sans carbone. Les excavatrices, les camions à benne et les bulldozers ne vont pas fonctionner tout seuls. L'énergie étant source de vie, la maîtrise de la chimie du carbone et l'exploitation de l'énergie d'une substance pour en fabriquer une autre sont au cœur de l'activité humaine. Développons un modèle mental très simplifié. Imaginez une échelle à quatre barreaux. Du fait de la gravité, il faut de l'énergie pour grimper sur un échelon, mais tomber de l'un d'eux est un événement spontané — lâchez votre prise et vous vous retrouverez rapidement au sol. D'une certaine manière, l'échange entre les composés chimiques est analogue à notre échelle. Parfois, passer d'un composé chimique à un autre libère de l'énergie (comme tomber de l'échelle), tandis que faire le chemin inverse nécessite d'injecter de l'énergie (comme monter l'échelle).

Remplacez simplement le mot «gravité» par «enthalpie» et vous commencerez à avoir l'air savant.

Au sommet de notre échelle se trouve le méthane, plus connu sous le nom de gaz naturel. Parmi les hydrocarbures, le méthane est celui qui incorpore le plus d'énergie. Tout en bas, au ras du sol, se trouve le dioxyde de carbone (CO~2). Lorsque vous brûlez entièrement le méthane, vous

le faites réagir avec l'oxygène et produisez du CO~2 et de l'eau. Cette réaction dégage une énorme quantité d'énergie utile — la force de l'impact au sol étant plus grande depuis le dernier échelon que depuis les échelons inférieurs. Mais une fois que vous avez touché le sol, vous n'avez plus rien à perdre. Le CO~2 est un étang thermodynamique. L'échelon suivant du méthane est le pétrole. Bien que le pétrole soit un mélange complexe, pour nos besoins simplistes on peut le considérer comme du méthane partiellement brûlé. Le pétrole possède toujours beaucoup d'énergie potentielle (une chute de cette hauteur serait toujours douloureuse), mais contrairement au méthane, c'est un liquide facilement transportable à température et pression ambiantes. En tant que tel, le pétrole sert à de nombreuses fins pour lesquelles le méthane est inadapté. Cependant, par rapport au méthane, il faut brûler plus de

pétrole pour obtenir la même quantité d'énergie utile, ce qui produit plus de CO~2 à base équivalente.

Plus bas encore, il y a le charbon. Le charbon est encore plus oxydé que le pétrole, car il se trouve plus près du sol. Il est également assez sale, rempli de toutes sortes d'impuretés désagréables. Mais le charbon est bon marché et c'est un solide. On peut littéralement l'ex-



traire du sol à l'aide d'un pic et d'une pelle, comme on l'a fait pendant de nombreuses décennies.

Le bois se trouve à l'échelon le plus bas. Le bois, comme toutes les plantes, est le produit direct de la photosynthèse (tout comme le charbon et le pétrole, bien sûr, mais le bois est mort plus récemment). Dans un processus très inefficace, la nature part du CO~2 et commence à gravir les échelons en utilisant le soleil comme combustible. Elle ne va pas très loin. Cela dit, le bois est une matière première fantastique pour toutes sortes de choses utiles, et la végétation est la nourriture qui fait vivre tous les humains, directement ou indirectement. Il est intuitivement évident que si nous utilisons des matériaux à base de carbone comme source d'énergie, nous voulions être au plus haut échelon possible. En fait, c'est ainsi que les sociétés évoluent. La combustion du bois cède la place au charbon, qui

finit par céder la place au pétrole, puis au gaz naturel, à mesure que les sociétés peuvent se permettre des environnements plus propres. Le gaz naturel est de loin le combustible le plus propre. Ce n'est pas pour rien que vous pouvez l'utiliser directement dans votre cuisine sans ventilation. Personne ne conseille d'allumer un barbecue au charbon de bois à l'intérieur!

Ce qui est moins connu,

c'est que le même concept s'applique si vous utilisez des matériaux à base de carbone pour fabriquer des produits. Presque tous les matériaux synthétiques de la vie moderne partent du haut de l'échelle et sont conçus pour la dégringoler dans une combustion contrôlée. Cela se comprend intuitivement. L'énergie nécessaire pour faire fonctionner le processus est au moins partiellement inhérente au matériau de départ. Il vaut la peine, pour obtenir certains matériaux de grande valeur, d'escalader l'échelle, mais si l'industrie a évolué comme elle l'a fait, c'est pour une bonne raison: il est plus facile de glisser lentement vers le bas que de monter. Prenons le cas du polyéthylène, qui est le plastique le plus communément produit dans le monde. Dire que le polyéthylène est omniprésent est un euphémisme. Bidons de lait, sacs à ordures, emballages alimentaires, gaines de fils et de câbles, tuyaux: le polyéthylène

> est partout. Industriellement, le polyéthylène est fabriqué en descendant l'échelle: l'éthane est converti en éthylène, qui est ensuite polymérisé. L'éthane est proche du gaz naturel sur notre échelle, tandis que le polyéthylène a pratiquement la même énergie intrinsèque que le pétrole.

> En théorie, le polyéthylène pourrait être fabriqué à partir de maïs, mais



cela implique de gravir beaucoup de marches. Le maïs est produit à partir du CO~2 de la ferme et a un contenu énergétique proche du bois. Pour fabriquer du polyéthylène à partir du maïs, il faut d'abord produire de l'éthanol de maïs. L'éthanol se situe plus haut dans l'échelle que le maïs (à peu près au même niveau que le charbon), mais beaucoup plus bas que le polyéthylène. Monter un échelon supplémentaire, c'est possible, mais cela n'a tout simplement pas de sens économique, même avec des subsides substantiels de l'État. Nous cultivons du maïs parce que nous avons besoin de manger. Nous brûlons de l'éthanol comme additif mineur dans l'essence parce que le gouvernement nous dit de le faire. Même ce niveau de soutien politique ne peut nous mener jusqu'au polyéthylène.

Alors, d'où viennent ces substances? Comme vous pouvez le deviner maintenant, il s'agit principalement de sous-produits indésirables de l'industrie pétrolière et gazière (tout en haut de l'échelle!). Prenons l'exemple de l'éthane mentionné plus haut. De nombreux gisements de gaz naturel produisent ce que l'on appelle du «gaz humide». Le produit prédominant est le méthane, mais on trouve aussi un peu d'éthane, de propane et d'autres impuretés. Ces impuretés sont collectivement connues sous le nom de liquides de gaz naturel et constituent une matière première essentielle pour une grande partie de l'industrie

chimique. Les déjections gênantes des uns font le miel des autres.

L'éthane est envoyé dans un craqueur, qui produit de l'éthylène. L'éthylène fait partie de la demi-douzaine de produits chimiques ultra-critiques qui constituent la base de pratiquement tous les produits que nous fabriquons. Je pourrais faire le tour d'un pâté de maisons, effectuer une analyse rétro-synthétique de presque tout ce que je vois et retrouver le chemin d'un craqueur.

Les craqueurs fonctionnent à une échelle presqu'inimaginable. La photo ci-dessous montre le nouveau craqueur d'ExxonMobil situé à Baytown, au Texas. Sa capacité est de 1,5 million de tonnes par an, soit 1,5 milliards de kilos. Deux craqueurs produisent en gros une livre d'éthylène par an pour chaque personne vivante sur la planète. Ça fait beaucoup de bidules! Comme le dit si



bien la citation d'ouverture de cet article, nous vivons à une époque où peu de gens comprennent comment les choses sont fabriquées. C'est bien de ne pas savoir d'où viennent les choses, mais ce n'est pas bien de ne pas savoir d'où viennent les choses tout en dictant aux autres la façon dont l'économie devrait être gérée. D'une manière ou d'une autre, peut-être que cet article permettra à quelques esprits influents de construire un débat mieux informé.

Nous vivons les premières phases d'une inflation galopante. Chaque jour, nous constatons que les prix des intrants essentiels de notre économie s'envolent. Si vous réduisez l'offre d'intrants essentiels sans plan viable pour les remplacer, l'inflation est le résultat inévitable. L'énergie, c'est du matériel. L'énergie, c'est la vie. Quelle est l'élasticité de la demande de vie par rapport au prix, et qui peut se permettre de la payer?

Qui l'aurait vu venir?, vous dirat-on. Eh bien, nous...

• Article original: «Where Stuff Comes From». Traduit de l'anglais par Slobodan Despot. Opérant à partir de la plateforme Substack, Doomberg diffuse des commentaires acérés sur les absurdités du temps. Il se présente comme suit: «Abonnez-vous à Doomberg pour nourrir vos pires craintes avec les doux nectars d'une logique pénétrante et de visuels acérés. Doomberg est particulièrement utile les jours où vous êtes confiant dans l'avenir. Cinq minutes sur Doomberg vous remettront dans le droit chemin.»

Pain de méninges

DE L'IMPORTANCE DES BEAUX SOUVENIRS

Mes colombes, laissez-moi vous appeler ainsi, car vous ressemblez tous à ces charmants oiseaux — tandis que je regarde vos gentils visages, mes chers enfants, peut-être ne comprendrez-vous pas ce que je vais vous dire, car je ne suis pas toujours clair, mais vous vous le rappellerez et, plus tard, vous me donnerez raison. Sachez qu'il n'y a rien de plus noble, de plus fort, de plus sain et de plus utile dans la vie qu'un bon souvenir, surtout quand il provient du jeune âge, de la maison paternelle. On vous parle beaucoup de votre éducation; or un souvenir saint, conservé depuis l'enfance, est peut-être la meilleure des éducations: si l'on fait provision de tels souvenirs pour la vie, on est sauvé définitivement. Et même si nous ne gardons au cœur qu'un bon souvenir, cela peut servir un jour à nous sauver.

— Aliocha dans Les frères Karamazov de Dostoïevski, chapitre III.

TURBULENCES

TRIBUNE · Le climat reste hors de contrôle

Par Michel de Rougemont

ALORS QUE LA COP26 TOUCHE À SA FIN, NOTRE «DÉSINVITÉ» CLIMATIQUE NOUS ADRESSE EN DERNIÈRE MINUTE CETTE MISE AU POINT EXTRÊMEMENT UTILE, ÉQUILIBRÉE ET DOCUMENTÉE QUI RESTE NÉANMOINS IMPUBLIABLE DANS LES MÉDIAS DE GRAND CHEMIN. MÊME À TITRE D'ALIBI POUR ILLUSTRER UNE HYPOTHÉTIQUE «OUVERTURE D'ESPRIT»...

Le Groupe d'experts intergouvernemental sur le climat (GIEC) confirme que ce dernier va continuer de se réchauffer. Cette nouvelle a de quoi faire transpirer les successeurs des responsables qui conclurent l'accord de Paris lors de la COP21 il y a six ans. Il visait à contenir le réchauffement en dessous de 2° C. Des écueils majeurs font que la mise en œuvre de cet accord reste condamnée à l'échec.

Les pays contractants s'engagèrent à effectuer des réductions de leurs émissions de gaz à effet de serre. Tels qu'ils viennent d'être confirmés en vue de la COP26(1), ils ne suffiront pas du tout à atteindre le but fixé. Il ne s'agit pas de petites différences mais de ratage complet de la cible.

Une deuxième pierre d'achoppement est d'ordre scientifique et prospectif. Dans son sixième rapport(2), le GIEC souligne pour la première fois avec clarté (Table SPM.1) que, du scénario le plus sévère jusqu'au laisser-aller, les effets sur le climat resteraient insignifiants pendant au moins vingt ans. Pour des raisons de politique peu loyale, un scénario du pire est présenté comme ce qui se passerait comme si rien n'était fait. C'est un épouvantail invraisemblable qui permet de justifier les mesures les plus drastiques.

Ce n'est que vers la fin du siècle que des effets significatifs se manifesteraient.

Il n'est pas plausible de s'attendre à ce que le réchauffement global soit maintenu en dessous de 1,5 °C ou même 2 °C. Les projections climatiques et économiques sont entachées de si vastes fourchettes que chacun pourra tirer les conclusions qui lui plaisent. Par exemple, cela permet aux activistes de réclamer la proclamation d'un état d'urgence.

Le troisième point critique découle des deux premiers, celui de l'inadéquation des énormes moyens qui devraient être mis en œuvre: humains, en ressources naturelles et en capitaux. Au lieu de se prémunir des effets nuisibles d'un réchauffement, ces ressources sont mobilisées à tout prix afin d'en réduire une des causes possibles. Il est vrai qu'une réponse d'adaptation au défi climatique n'apparaît ni grandiose ni héroïque. Cela suppose le conditionnement des bâtiments et de l'espace urbain, des variétés de plantes acclimatées, de meilleures protections contre les éboulements et les inondations, des travaux d'endiguement, une meilleure gestion de l'eau. On s'adapte à petite échelle, locale ou régionale, sans besoin d'aucune gouvernance mondiale. Voilà de quoi mettre au chômage des milliers de délégués et de journalistes à la COP26. Ils s'en défendront avec leur rhétorique onusienne, celle du charabia, de la peur planétaire et de l'exclusion de toute dissidence.

Faudrait-il pour autant abandonner le concept de « net zéro carbone » ? Certainement pas ! car à terme il n'est pas question de laisser doubler ou tripler la concentration en CO2 de l'atmosphère (déjà de +47% depuis le début de l'ère industrielle). Cependant, il faut se rendre compte de l'immensité de la tâche et l'aborder avec raison et efficacité. Ce n'est pas de précipitation mais de calme dont on a besoin.

Le changement de l'approvisionnement énergétique du monde, constitué à plus de 83% par des carburants fossiles, signifie une électrification générale de toutes les activités humaines. La production de courant devrait doubler voire tripler. Il faudrait aussi savoir l'utiliser pour synthétiser d'autres carburants. Même si l'énergie primaire que nous fournissent le soleil et les matières fissiles est quasiment illimitée, ce sont nos ressources pour les récolter et transformer qui ne sont pas prêtes (technologies inadéquates, trop inefficientes ou encore inexistantes). Ces efforts ne doivent pas non plus nuire à la poursuite d'autres objectifs importants, par exemple pour les politiques de développement.

Jusqu'à maintenant, les milieux politiques préfèrent s'obstiner plutôt que répondre correctement à ces défis. Ils continuent de privilégier des stratégies fondées sur la mitigation en les rendant plus sévères et sacrificielles au simple prétexte que les causes du problème sont d'origine humaine. Il y a là l'expression d'une culpabilité face à une Nature que l'on aurait blessée. Il faut aussi se demander qui profite, en termes de pouvoir et de fortune, de programmes pharaoniques presque totalement inefficaces. Et pourtant, une stratégie d'adaptation permet d'être plus réaliste, efficace et moins coûteuse. En est-on arrivé à un point de non-retour idéologique au-delà duquel toute critique devient dissidence blasphématoire et intolérable?

Des politiques climatiques qui s'abstiennent de tenir compte de ces évidents écueils sont vouées à l'échec et à la révolte des peuples.

Michel de Rougemont est consultant indépendant, auteur de La grande illusion du sauvetage de la planète par une remise à zéro, récemment paru. Membre du comité du Groupe de réflexion Carnot-CournotNetzwerk. Les passages surlignés en gras sont de notre fait (note de la rédaction).

NOTES

 Nationally determined contributions under the Paris Agreement Advanced version, UN FCCC/PA/ CMA/2021/8/Rev.1, Oct. 25, 2021.

2. IPCC, 2021: Summary for Policymakers. In: Climate Change 2021: The Physical Science Basis. Contribution of Working Group I to the Sixth Assessment Report of the Intergovernmental Panel on Climate Change [Masson-Delmotte, V., P. Zhai, A. Pirani, S. L. Connors, C. Péan, S. Berger, N. Caud, Y. Chen, L. Goldfarb, M. I. Gomis, M. Huang, K. Leitzell, E. Lonnoy, J.B.R. Matthews, T. K. Maycock, T. Waterfield, O. Yelekçi, R. Yu and B. Zhou (eds.)]. Cambridge University Press. In Press.

MARQUE-PAGES · La semaine du 7 au 13 novembre 2021

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Génie. Magnifique biographie-hommage dans New York Magazine à David Graeber, l'illustre anthropologiste subitement disparu l'an dernier à 59 ans. S'il n'avait écrit que Bullshit Jobs, son traité des «boulots à la con» qui officialisent l'aliénation de l'humanoïde moderne, il serait déjà entré dans l'histoire. Mais on découvre que Graeber fut un esprit particulièrement fertile, au point d'avoir laissé derrière lui de véritables univers. et notamment cette immense Aube de tout, une «nouvelle histoire de l'humanité» partant d'un postulat absolument scandaleux par les temps qui courent: «Et si nous traitions les hommes, d'emblée, comme des créatures imaginatives, intelligentes et enjouées qui méritent d'être comprises comme telles?»

Dérive autoritaire. Sur l'excellent site libéral *Contrepoints*, Finn Andreen remet la psychose covidienne dans la juste perspective: «le cauchemar pandémique est un cauchemar politique». Ce bref essai synthétique dénonce l'enflure de l'arbitraire d'Etat à la faveur de la pandémie et pose des questions fondamentales:

«Est-ce que la société souhaite réel-

lement une situation où l'État dirige et influence en permanence la vie de chacun dans ses moindres détails, en permettant, obligeant et interdisant? Depuis bientôt deux années, le cauchemar de la gestion politique de la pandémie est directement concernée par la réponse à cette question.»

Climat meurtrier. Ça y est! Nous tenons le «patient zéro»! En Colombie britannique, un médecin a posé le premier diagnostic mettant directement en cause le «changement climatique». Le patient (une patiente en fait) est une personne âgée de plus de 70 ans, asthmatique, diabétique et cardiaque. En somme, elle aurait été mal fichue de tout temps et sous tous les climats. Mais la voilà aujourd'hui victime «climatique». Ce qui pose, comme le relève Kit Knightly dans Off-Guardian, un sérieux problème de logique et d'entendement:

«Cela revient à décrire une personne qui a été frappée par la foudre comme "souffrant des effets de la pluie" ou quelqu'un ayant subi un infarctus comme "souffrant des effets du Mcdonald's". …en fait, c'est pire que ça. Au moins, mes exemples ont une relation de cause à effet distincte, et il n'y a pas d'articles scientifiques suggérant que Mcdonald's n'existe pas vraiment.»

Comment? Le changement climatique n'existerait pas? Qu'allez-vous imaginer? Regardez: il cause même des maladies dûment diagnostiquées!

Tel père... Décidément, chez les potentats européens, la biotech est une affaire de famille! Il n'y a pas que le mari de Mme von der Leyen, Heiko. Il y a aussi la fille de M. Mario Draghi, le premier ministre italien qui exige la vaccination univer-

selle et obligatoire à tout prix. La photo de profil de la fille Draghi sur le site des «anges de la biotech italiens» ressemble au mugshot d'une terroriste des brigades rouges, mais on parie que Federica est une jeune femme pleine de chaleur et d'entrain. En attendant, elle est aussi la directrice de Genextra, dont la mission «consiste à identifier les recherches innovantes dans le domaine des sciences de la vie et à faire progresser les thérapies et les outils novateurs en créant des initiatives commerciales fructueuses», bref à vendre des vaccins.

Philosophie buissonière. Une société sans école? Jusqu'il y a peu, envisager une telle chose était simplement impensable. Avec l'effondrement de l'instruction publique et la généralisation de la «fabrique du crétin», ces réflexions, déjà anciennes, d'Ivan Illich prennent une allure prémonitoire. Un bref entretien de 8 minutes à écouter absolument — où l'on commence par vous rappeler que la société sans école n'est pas l'exception, dans l'histoire humaine, mais la règle!

Censure! A la veille des votations du 28 novembre 2021, l'ancien conseiller d'Etat valaisan a exprimé son rejet ferme et argumenté de l'extension de la loi Covid. Pour avoir exercé sa liberté d'expression dans un pays démocratique, Oskar Freysinger s'est vu fermer son profil sur Facebook. Par solidarité et par refus de la censure, nous reproduisons ici le manifeste et les trois brèves vidéos qu'il a consacrées à ce sujet crucial pour l'avenir de la Suisse.



Antipresse.net-canal historique Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram! → t.me/antipresse



